TEMPERATURE

Du 5 mars 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	66	19
Midi.....	76	24
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	74	23

Les idées du Président Roosevelt.

Le Congrès et le Président des Etats-Unis viennent, depuis quelque temps, de nous faire assister à une longue et incessante succession d'hostilités qui, pour ne pas dépasser les bornes de l'escarmouche, n'en entretiennent pas moins la division entre les deux grands pouvoirs de l'Etat.

Ce qui caractérise spécialement cette lutte, c'est qu'elle n'est pas, à proprement parler, une querelle entre les deux partis qui se disputent la direction des affaires, mais entre l'Exécutif, d'un côté, et le Législatif, de l'autre. Le fait est que M. Roosevelt compte autant d'ennemis dans son propre parti, le parti républicain, que dans le parti démocrate, son adversaire naturel.

Ce qu'il y a de plus curieux à relever dans cette situation étrange, c'est que l'élévation au pouvoir suprême de M. Roosevelt n'est pas le résultat du choix de la nation, mais la conséquence d'un crime abominable qui a privé le pays de son chef légitime.

D'ordinaire, les hommes qui entrent à la Maison Blanche dans de pareilles conditions se montrent timides, réservés; ils affichent une modestie qu'ils n'ont peut-être pas dans l'âme, mais qui leur est imposée par les circonstances.

Rien de semblable chez M. Roosevelt. Il avait de superbes états de service comme politicien et comme soldat, mais il n'avait pas une réputation nationale. A ce point de vue, c'était presque un inconnu. Cela ne l'a pas empêché de monter au pouvoir avec une assurance rare et avec un programme qui pouvait être excellent, mais qui n'avait pas reçu la sanction de la nation. Il apportait dans l'exercice du pouvoir suprême, auquel il n'avait peut être jamais songé, non seulement un programme préconçu comme il arrive à tous les politiciens de haut ou bas étage, mais aussi un caractère légèrement soldatesque, peu souple par conséquent, et maintenant ses idées avec d'autant plus d'énergie et d'obstination qu'il les avait honnêtement et consciencieusement conçues.

De là les écueils contre lesquels il est allé se heurter si souvent, avec la ferme détermination de ne jamais céder.

A l'heure qu'il est, après tous les échecs qu'il a subis, toutes les luttes qu'il a eu à soutenir, il en est encore à son programme des premiers jours qui lui a occasionné tant de tracas—le traité de réciprocité avec le gouvernement cubain, qui lui a suscité tant d'inimitiés parmi les producteurs de sucre du Nord, de l'Ouest et du Sud, et contre lequel les gouvernements d'Europe protestent maintenant, non sans raison, puisqu'il constitue en faveur de Cuba un privilège ruineux pour les producteurs sucriers des deux mondes, en des conventions internationales.

C'est ainsi que, à force d'obstination, il s'est aliéné tant de sympathies qui tout d'abord étaient allées spontanément à lui.

Voici la session du Congrès qui vient de se terminer. On pouvait croire que cette clôture mettrait fin à la lutte. Il n'en a rien été. M. Roosevelt est revenu une dernière fois à la charge et convoque une réunion extraordinaire du Sénat, toujours en vue de faire triompher finalement son projet favori, la ratification du traité de réciprocité. Réussira-t-il cette fois? C'est ce que nous apprendrons bientôt. Mais tout porte à croire que c'est le Sénat qui cèdera et vetera de guerre lasse la ratification.

Les intentions de l'Impératrice de Chine.

D'une correspondance:

D'après le docteur Robert Coltenau, qui pendant longtemps a été le médecin particulier de Li-Hung Chang, un nouveau soulèvement contre les étrangers serait imminent en Chine.

La cour ou plutôt l'impératrice douairière et Yung Lu regardent une nouvelle insurrection comme le seul moyen de sauver leur "face" ou leur dignité.

Même si cela devait leur coûter leur empire, ils n'hésiteraient pas.

Leurs "faces" ne peuvent être sauvées que par la disparition du quartier des légations, quartier qui est maintenant fortifié.

Les alliés avaient la faculté de remplacer la dynastie mandchoue par un souverain chinois. Ils auraient pu consolider le pouvoir du jeune empereur dont les intentions sont excellentes.

Ils n'en firent rien, et grâce à eux l'astucieuse impératrice douairière et son premier ministre Yung Lu purent rentrer à Pékin en triomphateurs et recommencer leurs intrigues sur une échelle encore plus large que par le passé.

Si on ne fait rien pour mettre une fin à l'état actuel des choses, nous pouvons nous attendre à quelque chose de plus terrible encore qu'en 1900, et tout ce qui est chrétien ou a eu des relations avec les étrangers ne peut espérer aucun salut.

La connaissance que j'ai des intentions de l'impératrice douairière et de Yung-Lu ne repose point sur des conjectures. Je connais personnellement tous les hauts fonctionnaires, à commencer par Yung-Lu lui-même.

J'ai une connaissance approfondie de la langue des mandarins et j'ai enseigné la médecine dans cette langue pendant de longues années.

Mes informations viennent de sources dignes de foi.

UNE AIEULE.

Il vient de mourir à Tunis une dame Angela Mifsud, à l'âge de cent sept ans. Elle était veuve, naturellement. Elle laisse une fille, âgée de quatre-vingt-dix ans, qui elle-même a cinq filles, dont trois déjà grand'mères de très nombreux enfants. Mme Angela Mifsud n'habitait guère Tunis que depuis quatre-vingts ans. Précédemment, elle résidait à Malte d'où elle était originaire, ayant vu le jour dans cette île en 1796.

Sa mémoire, merveilleuse pour une femme si âgée, était restée très nette. Elle se souvenait de la peste qui ravagea l'île de Malte en 1805 et des bûchers qu'on a dressés sur les places publiques pour incinérer les cadavres qu'on n'avait pas le temps d'enterrer. Elle se rappelait même que le général Bonaparte avait débarqué dans son île en 1798, lorsqu'elle n'avait que deux ans. Mais on suppose qu'elle se rappelait plutôt l'avoir entendu dire.

L'antialcoolisme au temps d'Homère.

En contournant le cube de l'Odéon, je vis une foule d'enfants et de vieillards qui béaient devant une affiche violette. Cette affiche dénonçait l'alcool. Elle étincelait de maximes terrifiantes; tempérées par la gaieté d'un style barbare. Je lus cette phrase, agréable en épouvantes: "La 'verte' est 'noire' comme la peste et 'blanche' comme la mort." Et tandis que je berçais mon esprit de la magie changeante de ces couleurs, je me souvins du sixième chant de l'Iliade.

Nous croyons que nous inventons la science. Pitoyable illusion! Car, outre que M. Berthelot est notoirement inférieur aux sorciers de Pharaon, et qu'il n'a jamais su faire un serpent d'un bâton, nous ne faisons guère que retrouver péniblement la sagesse et la doctrine que Jupiter versait jadis d'une main moins avare. Nous croyons avoir tout récemment découvert les effets de l'alcool. Et l'on a affiché jusque dans les cachettes que la civilisation construit dans les grandes villes, des rondelles de papier blanc, où l'on affirmait que l'alcool ne fortifiait pas. Cette opinion fut déjà exprimée par Hector, fils de Priam, en l'an 1184 avant J. C., d'après les meilleures chronologies.

Pour embrasser encore le petit Astyanax, qu'effrayait la lueur du casque chevelu, Hector, au cimier brillant avait quitté le combat, et il remontait vers la ville par les portes-Scées, quand il rencontra sa mère, Hécube, femme vieille et féconde, mais infatigable, et qu'il invita à boire d'abord un coup de vin. "Car, lui dit-elle, le vin est un puissant réconfort à l'homme fatigué, et tu es fatigué de te battre pour les tiens." — Ainsi parlait Hécube, se méprenant comme tous ses contemporains sur l'effet de l'alcool. Ainsi pensaient les chefs grecs, qui envoyant des ambassadeurs à Achille les firent d'abord amplement manger et boire; arrivés à la tente du héros, ils recommencèrent à boire et à manger, et cette copieuse façon de mener les négociations ne fut sans doute pas étrangère à leur échec.

Seul de son temps, Hector connaissait la toxicité qu'enveloppe le bouquet du Château-Yquem. Et il répondit à sa mère, avec beaucoup de précision: "Il ne faut pas que je boive de doux vin, mère vénérée, afin de ne pas m'énerver, et que je ne perde pas mon courage et ma force." Il est impossible de mieux définir la surexcitation nerveuse produite par l'alcool, et la dépression qui la suit.

Nous regrettons seulement qu'une si bonne hygiène ait abouti à la défaite d'Hector. Il fit trois fois, en fuyant, le tour de la ville, fut rejoint et tué. C'est un fâcheux exemple pour les gens tempérants. Car Achille vainqueur de ces combats, n'était pas aussi sobre, et il vidait avec des cris terribles des outres de vin noir.

HENRY BIDOU.

Le service des postes aux Etats-Unis.

L'administration des postes aux Etats-Unis publie de curieux renseignements sur le développement pris par le service depuis sa création, en 1775.

En 1789, il n'existait que 75 bureaux de poste. Il y en a, en 1901, 76,600; la longueur des routes postales est passée de 3,650 kilomètres à 769,000, et le budget de l'administration de 38,000 francs à 580 millions. Notons que le déficit a suivi la même progression. Il était de quelques milliers de francs, il y a un siècle: il est, aujourd'hui, de 18 millions.

Vers 1850, on émettait 1,100,000 timbres-poste; aujourd'hui, les émissions atteignent 4,330 millions; la consommation des cartes postales est passée, depuis 1873, de 31 à 660 millions. Enfin, un dernier chiffre; les postes transportèrent, en 1790, 500,000 objets de toute sorte, et, en 1901, 7,424 millions.

UNE LETTRE DE TOLSTOI.

Au cours des interviews dont ils furent prodigues dans les premiers moments de leur idylle genevoise, M. Giron et la princesse de Saxe confièrent aux reporters que la lecture des œuvres de Tolstoï avait eu une grande influence sur leur commune manière de concevoir la vie. Le correspondant londonien du "New York World" crut devoir en informer le grand écrivain russe et l'avertir que des gens malintentionnés le rendaient responsable de la retentissante aventure qui déconcerte la morale, scandalise l'étiquette et consterne le Gotha. De Yasnaïa Poliand, sa maison de campagne, le comte Tolstoï vient d'adresser au journaliste la réponse que voici: "Je me garderai de porter aucun jugement sur la conduite de la malheureuse femme au sujet de qui vous m'interrogez. Il est écrit: "Ne jugez point, si "vous ne voulez pas être jugés". J'affirme cependant que, dans tous mes ouvrages, on ne trouvera point une seule ligne qui justifie pareille conduite. Je professe la doctrine chrétienne dont le principe fondamental est que nous devons sacrifier au bien de notre prochain notre plaisir et notre bonheur. Dans le cas dont vous parlez, c'est tout le contraire qui a eu lieu. Cette femme a détruit bonheur et le repos non seulement de son mari et de son beau-père, mais encore et surtout de ses enfants, dont l'aîné peut déjà cruellement souffrir et souffrira toute sa vie du déshonneur maternel. Elle a tout sacrifié à la satisfaction de vivre sans entraves avec le charmant M. Giron. Tel est mon sentiment sur cette histoire malpropre dont l'univers entier s'occupe sans raison."

Peaux de Grenouilles.

On annonce de Calcutta que les relieurs de l'Inde se servent beaucoup, maintenant, de peaux de grenouilles pour relier les ouvrages. L'Inde fournit des grenouilles à profusion, et il paraît qu'on peut, en les passant dans certaines teintures, obtenir les couleurs les plus délicates. La sorte de cuir ainsi obtenu est extrêmement doux. On n'utilise cependant ce procédé que pour les reliures de fantaisie.

LES ORIGINES DE L'ARGOT.

Que de termes de l'argot parisien que l'on croit de création relativement récente et dont l'origine, cependant, dit la "République française" se perd presque dans la nuit des temps.

Voici, par exemple, l'expression bien connue de "roue de derrière" couramment employée dans le peuple pour désigner une pièce de cinq francs. Qui ne la croyait née d'hier? Eh bien! il paraît — c'est "l'Intermédiaire des chercheurs et curieux" qui nous fait cette révélation—qu'on la trouve déjà dans la "Paysanne pervertie," de Restif et de la Bretonne, 1784. Mais bien mieux, dans "l'Histoire de Guillaume, cocher, Caylus écrivait textuellement, en 1730: "Le monsieur me coula dans la main une roue de derrière à compte." Voilà donc une expression vieille d'au moins deux cents ans et qui, cependant, c'est le cas de le dire, n'a cessé, depuis lors, de rouler.

Vous savez encore ce que le peuple entend par un "mariage à la celle", qu'il appelle aussi un "mariage à la détrempe" et quelquefois encore un "mariage au 21e arrondissement". Eh bien! ouvrez la comédie de Montfleury, la "Femme juge et partie", et vous lirez à la scène 4 de l'acte V:

....C'est fiancé, en même temps,
On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe
Un mariage en huile avec un en détrempe.

"Faire four" est encore du vieux neuf. Le mot figure dans le "Registre" de La Grange, du 12 décembre 1659.

Il existe, d'ailleurs, un petit dictionnaire de l'argot, daté de 1725 et qui fut placé à la fin d'un poème que Nicolas Ragot, dit Grandval, avait cru devoir composer à la gloire du célèbre malandrin Cartouche.

Le nombre des mots figurant audit lexique est de 379. Or, sur ces 379 mots, savez-vous combien il y en a qui ont encore cours aujourd'hui? 128! Ce qui tendrait à prouver que l'argot est presque aussi vieux que la langue!

LES RATS A LONDRES.

Le "Daily Mail" raconte que le côté nord du Strand, qui est quelque chose comme la rue de Rivoli à Londres, se trouve infesté chaque nuit par une énorme quantité de rats. La cause de ce fléau est attribuée aux démolitions faites dans ce quartier pour élargir Holborn street.

Un grand restaurant, voisin de Gaiety Theatre, a dû fermer ses salles du rez-de-chaussée et son "grill room" du premier étage. Les rats ont mis en pièces dans cet établissement plus de 1,700 serviettes; ils ont dérangé et brisé nombre de bouteilles de bière et de vin.

Toutes les victuailles accumulées par les bars du voisinage ont disparu sous la dent des rongeurs. Chose surprenante, les rats ont une prédilection marquée pour les cigarettes. Un chien ratier, renommé pour sa vaillance, enfermé la nuit dans un local infesté, a succombé sous le nombre, et on l'a trouvé, le lendemain matin, dans un triste état.

En somme, le quartier n'est plus habitable.

Le Carême à la Cathédrale St-Louis.

Ce soir, à sept heures et demie—Troisième Conférence.

Sujet: Explication de l'Ordre surnaturel—sa nature—son étendue—ses exigences—ses relations avec l'ordre surnaturel.

Texte: Il nous a donné une intelligence droite afin que nous connaissions les grandeurs de Dieu.—(1. St-Jean—V. 20).

Sommaire: L'ordre surnaturel est au-dessus de toute nature créée ou possible;—au-dessus de l'ordre établi entre le Créateur et sa créature; il va chercher son origine dans le sein même de la divinité, dans l'intime de l'Etre divin considéré précisément en tant qu'il est divin. L'ordre surnaturel ne constitue pas un ordre facultatif dans lequel nous puissions entrer à notre gré; mais, dans l'économie actuelle du salut, il constitue un ordre nécessaire et indispensable, si nous voulons arriver à la fin pour laquelle nous avons été créés. Loin d'être en opposition avec l'ordre naturel qui suit les principes de la raison humaine, il le perfectionne et l'élève en lui servant de guide et en utilisant au besoin ses principes pour prouver les droits divins qu'il a reçus et les prérogatives qu'il possède.

THEATRES.

A L'OPERA.

Si par suite de la hâte avec laquelle elle a été préparée et d'autres circonstances la représentation d'hier soir n'a pas donné le résultat financier qu'on pouvait en attendre elle n'en a pas moins été des plus brillantes. L'enthousiasme avec lequel ont été accueillis les artistes leur est une preuve que le public néo-orléanais a su les apprécier et gardera d'eux le meilleur souvenir.

Le programme a été exécuté avec un brio et un entrain dont on se rappellera. En voici la composition:

Ouverture de la Muette de Portici...Orchestre

HAMLET

Deuxième et quatrième actes

M. Mézy.....Hamlet
Mlle Courtenay.....Ophélie
Mlle De Rambly, M. Darmand et les Chœurs.

Grand Intermède—Concert Sacré.

Orchestre—Ouverture de Guillaume Tell.....Rossini
M. Bellordre—Vogunons sur les Flots...Gounod
Mlle Faure—Noël.....Helmès
Quatuor de Mendelssohn—MM. Combel, Boyre, Vache et Nasy.
M. Maillard—La Cinquantaine.....
M. Sainprey—Les Enfants.....Massenet
Mlle De Rambly—Grand air du Prophète.....Meyerbeer
Duo pour Deux Flûtes, avec accompagnement de Harpe. MM. Babetos, Gilson et Mlle A. Weill.
Mlle Ricordeau—Adieu.....Schubert
M. Dens—Les Rameaux.....Faure
Ave Maria de Gounod, chanté par Mme Mézy, avec accompagnement de Violon, Violoncelle, Harpe et Harmonium
Mme Mézy, MM. Combel, Vache et Mlle A. Weill, M. Nasy.

GRAND BALLET DE FAUST

Tous les artistes qui ont pris part à l'exécution de ce programme ont tenu à honneur de se distinguer, et les applaudissements ne leur ont pas été ménagés.

Mmes Courtenay, de Rambly, Faure, Ricordeau, Mézy, et MM. Mézy, Darmand, Maillard, Sainprey, Dens, Bellordre, ont fait tous montre, dans la partie qui leur incombait, d'un réel talent.

M. Bellordre, qui a fort bien chanté hier soir "Vogunons sur les flots", de Gounod, est un artiste des plus consciencieux; il a été cette saison constamment sur la brèche. D'ailleurs, son répertoire parait illimité, il sait tout, il peut tout chanter. C'est un artiste précieux dans une troupe.

THEATRE CRESCENT.

Depuis le commencement de la semaine, l'excellente pièce intitulée Happy Hooligan tient le public en belle humeur. Aussi les amateurs de la gaîté se rendent-ils en foule au Crescent. Il en sera de même jusqu'à demain soir, dernière représentation.

Dimanche soir, première de "Lost River", un drame très mouvementé appelé à un grand succès et qui fera assurément recette.

THEATRE TULANE.

A la célèbre pièce "Robin Hood", qui a fait la célébrité des Bostoniens, vient de succéder, au Tulane, "Maid Marian", par les mêmes auteurs et avec le concours des mêmes artistes.

On s'attendait à une réussite complète de la pièce; elle a dépassé toutes les espérances. La partition de M. Dekaven est délicieuse et les mélodies gracieuses y abondent.

"Maid Marian" fait un magnifique pendant à "Robin Hood"; elle a le même avenir.

On sait que Robin ne date pas d'hier et qu'elle est peut être aujourd'hui plus jeune, plus fraîche que le premier jour.

GRAND OPERA HOUSE.

"A Temperance Town" poursuit sûrement le cours de ses succès au Grand Opera House, grâce au merveilleux talent qu'y déploie M. Geo. Ober, un des meilleurs comédiens de la scène américaine.

Aujourd'hui, grande matinée.

Dimanche en matinée, première de la reprise d'une très amusante bouffonnerie très connue, très aimé et qui assure à ce théâtre une autre semaine de succès—"What Happened to Jones."

ST. CHARLES ORPHEUM.

A l'Orpheum Miss Nellie Hawthorne, une prima donna de grande valeur; Miss Pepita Aragon, une attrayante danseuse; les acrobates Glinserettis, et la virtuose Esther Fee, sont les principales attractions de la semaine. On sait qu'il y a matinée tous les jours, à l'Orpheum.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE!

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris:
$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner devront s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 14 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIÈRE PARTIE

II

PIERRE ET PAUL.

Suite.

—Qui vous a nommé Pierre, le premier?

—Je ne sais plus; les infirmières, très probablement.

Depuis, j'ai toujours porté ce nom sans en savoir d'avantage; à l'orphelinat, où je fus élevé, on ne me nommait pas autrement.

Je restai dans cet orphelinat jusqu'à l'âge de treize ans.

Je m'y instruisis un peu, recueillant avec ardeur tout ce que l'on pouvait m'enseigner.

On voulut alors faire de moi, comme des autres orphelins, un ouvrier.

Mais j'avais des désirs étranges d'existence plus relevée, plus indépendente, aussi une sorte de répulsion instinctive pour les gros travaux manuels: je me croyais follement destiné à mieux faire.

Un jour, poussé par d'inexplicables et invincibles idées, plus fortes que tout, je m'enfuis.

Dès lors, je courus les routes à la recherche du pain quotidien, tantôt logé dans des fermes, où je rendais de faibles services, et quelques semaines plus tard, redevenu vagabond, couchant dans les bois, vivant de charité.

Ainsi, j'arrivai à Mâcon, où par un bonheur inespéré, j'entrai comme apprenti chez un peintre décorateur, brave homme qui ne regardait pas de trop près à l'état civil.

C'est là que mes idées artistiques se développèrent le plus vite.

J'appris les ressources du métier que je voulais embrasser, jusqu'au jour où la mort de mon patron me rejeta sur le pavé.

Je vins alors à Auxerre, ayant au fond de ma cervelle d'adolescent ce puissant objectif: Paris.

Ah! ce Paris, dont j'avais entendu parler avec enthousiasme.

Hélas! j'y suis depuis deux ans et je n'y puis pas vivre.

Une sorte de fatalité pèse sur moi, le travail trouvé d'abord m'a vite manqué.

J'avais à certain moment essayé de brosser quelques petits tableaux, dont je tirais un maigre profit, mais cela cependant me permettait de manger, d'attendre des jours meilleurs.

Une maladie de plusieurs semaines me força de vendre mes pinceaux, mes couleurs, mon chevalet.

Enfin on me mit à la porte de mon garni, car je ne pouvais plus payer.

Depuis un mois, j'ai quitté Grenelle où j'habitais, et je n'ai plus d'autre domicile que les bancs, les Halles ou les ponts.

Quand vous m'avez sauvé, ce soir, je n'avais pas mangé depuis plus de trente heures, vous le savez.

Un vagabond, comme moi, mais combien plus méprisable, un dévoyé à l'âme basse et vile, me proposait une action infâme pour me tirer d'affaire.

J'ai refusé; je préférais mourir.

—Je sais cela, affirma Paul Duroc, je vous avais entendu et je vous félicite de votre honnêteté, de votre courage.

Maintenant que vous m'avez raconté, très sincèrement, j'en suis sûr, l'histoire triste de votre vie d'abandonné, permettez-moi de vous venir en aide.

Moi aussi je suis artiste, musicien, et je sais par expérience toute l'aridité de telles carrières.

D'autre part mieux que bien d'autres peut être, je puis comprendre l'amertume et la cruauté de votre situation particulière.

Ma naissance illégitime et l'ignorance du nom de mon père me font mieux sentir vos souffrances; je les ai éprouvées en partie.

J'ai seulement ce bonheur d'avoir une mère excellente, et aussi d'être protégé par une grande dame, dont la charité est inépuisable.

—Ah! si j'avais une mère, soupira Pierre, ce serait tout pour moi!

—Oui, c'est beaucoup, affirma Paul Duroc, c'est le lien suprême qui vous rattache à l'existence.

Mais encore une fois, laissez-moi agir pour votre compte.

J'irai voir la protectrice dont je vous parle, je l'intéresserai à votre sort malheureux et je suis certain qu'elle vous viendra en aide.

Moi-même, si vous voulez bien m'accorder votre confiance, et plus tard votre amitié, je serai très heureux de pouvoir vous secourir.

—Oh! vraiment, s'écria Pierre la voix tremblante, ému jusqu'aux larmes, je ne sais vous dire combien je suis touché de vos paroles généreuses.

C'est la première fois que je trouve autant de compassion, de bonté.

Vous me rendez un peu de courage, aussi l'espoir de pouvoir vivre désormais avec votre appui.

—Oui, vous vivrez, affirma gravement Paul Duroc, et si vraiment vous êtes doué pour l'art, vous travaillerez, je vous en faciliterai les moyens, vous arriverez à vous faire une situation.

Espérez, mon ami, espérez et comptez sur moi!

Après avoir prononcé ces paroles réconfortantes, Paul Duroc, soucieux, par délicatesse de cœur, de ne point mettre plus longtemps à l'épreuve la sensibilité de son nouvel ami, demeura silencieux un moment.

Dans la cheminée, le feu de bois achevait de se consumer, les vêtements des deux jeunes hommes avaient séché.

Pierre, dont l'émotion s'apaisait difficilement, sentait une sorte de torpeur l'envahir.

La fatigue, la privations de ces derniers jours et sa tentative de suicide avaient brisé son corps.

Lentement, comme vaincu par une force irrésistible, il ferma les paupières.

Paul Duroc l'observait, tout en réfléchissant aux moyens de le tirer de sa triste situation.

En s'apercevant de son état, il dut songer au repos.

Il se leva sans bruit, passa dans la seconde pièce de son logement, dont il faisait sa chambre à coucher, et prépara son lit.

Puis il revint vers Pierre et lui toucha doucement le bras.

Le malheureux rouvrit les yeux, regarda son hôte, puis à son tour, se leva.

—Ah! pardon, fit-il j'oubliais, vous voulez vous coucher, je vais me retirer.

— Etes-vous fou, demanda Paul, ou bien rêvez-vous déjà, mon pauvre ami?

Où donc iriez-vous à cette heure; il est plus de minuit.

—Mais dans la rue, jusqu'à demain.

Alors, si vous me le permettez, je viendrai vous retrouver.

—Allons, allons, vous ne m'avez pas compris décidément.

Vous aliez coucher ici, avec moi, dans mon lit; vous avez absolument besoin de repos physique et moral.

Et n'essayez pas de me refuser, je ne vous laisserai point partir.

Allons, venez!

Tout en disant cela, l'excellent Paul entraînait doucement son nouvel ami vers sa chambre à coucher.

Pierre, exténué physiquement, et d'ailleurs conquis par tant d'humanité et de bonté simple, n'essaya plus de résister.

Il se coucha et s'endormit aussitôt d'un lourd sommeil de bête harrassée.

La fatalité, dont la lourde main pesait depuis si longtemps sur lui, allait-elle se lasser enfin?

III

LA PROTECTRICE.

Le lendemain même du jour où le généreux Paul Duroc avait recueilli et sauvé le pauvre Pierre, la marquise de Sommereuse s'apprêtait à sortir lorsque sa femme de chambre rentra dans la pièce qu'elle venait de quitter l'instant d'auparavant.

—Madame, s'écria-t elle, voulez-vous attendre un peu? il est là.

—Qui donc? questionna Mme de Sommereuse d'un air distrait.

—Lui, mon Paul!

—Ah! Paul, très bien; je vais le voir ce cher enfant.

—Oui, n'est-ce pas, madame? Justement, il désire vous parler: c'est la première chose qu'il m'a dite en arrivant.

A peine a-t il pris le temps de m'embrasser; il parait agité, pressé de vous voir.

—Fais le entrer au petit salon, j'y vais tout de suite.

En disant cela, Mme de Sommereuse enleva prestement le délicieux chapeau de paille tout garni de tulle perlé qui la coiffait et retira ses gants.

Berthe Duroc disparut.